

G. V. PLÉKHANOV

Les questions fondamentales du marxisme



ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, Rue Racine, PARIS

55 FR.

Lorsque Huxley écrivait : « De nos jours, aucun de ceux qui sont au courant de la science contemporaine et qui connaissent les faits, ne peut douter qu'il faille chercher les bases de la psychologie dans la physiologie du système nerveux et que ce qu'on appelle l'activité de l'esprit ne soit un complexe des fonctions cérébrales » (*), il exprimait précisément ce que disait Feuerbach. Seulement, il y rattachait des conceptions bien moins claires, et c'est pourquoi il a pu tenter d'allier sa manière de voir au scepticisme philosophique de Hume (**).

De même, le « monisme » de Haeckel, cette doctrine qui fit tant de bruit, n'est rien d'autre qu'une doctrine purement matérialiste, au fond proche de la doctrine de Feuerbach sur l'unité du sujet et de l'objet. Mais Haeckel connaît très mal l'histoire du matérialisme, et c'est pourquoi il juge nécessaire de combattre le « caractère unilatéral » de ce dernier, alors qu'il aurait dû se donner la peine d'étudier la théorie matérialiste de la connaissance dans la forme qu'elle avait prise chez Feuerbach et Marx. Cela l'aurait préservé lui-même de bien des erreurs et des opinions unilatérales, qui facilitent considérablement à ses adversaires leur lutte contre lui sur le terrain philosophique (14).

Dans ses différents ouvrages, comme, par exemple, dans le rapport intitulé *Cerveau et âme*, lu au 66^e congrès des naturalistes et médecins allemands à Vienne (26 septembre 1894), Auguste Forel (***) se rapproche de très près du matérialisme moderne, du matérialisme de Feuerbach-Marx-Engels. Par endroits, Forel non seulement exprime des idées très proches de celles de Feuerbach, mais, ce qui est vraiment frappant, il dispose ses arguments exactement de la même façon que Feuerbach.

D'après Forel, chaque jour nous apporte de nouvelles preuves convaincantes du fait que la psychologie et la physiologie du cerveau ne sont que deux façons différentes de considérer « une seule et même chose ». Le lecteur n'aura pas oublié le point de vue identique de Feuerbach, que nous avons cité plus haut, sur cette question. Ce point de vue, on peut le compléter ici par cette phrase de Feuer-

(*) Hume, *sa vie, sa philosophie*, p. 108.

(**) Ibid., p. 110.

(***) Voir également le troisième chapitre de son livre : *L'Âme et le Système nerveux. Hygiène et Pathologie*, Paris, 1906.

bach : « Je suis un objet psychologique pour moi-même, mais un objet physiologique pour autrui » (*). En fin de compte, l'idée principale de Forel se réduit à la thèse que la conscience est « un réflexe intérieur de l'activité cérébrale » (**). Et cela est déjà une conception purement matérialiste.

Les idéalistes et les kantistes de toute espèce et de toute nuance objectent aux matérialistes que nous ne pouvons directement connaître que le seul côté *psychique* des phénomènes dont il est question chez Forel et chez Feuerbach. Cette objection, Schelling l'avait déjà formulée d'une façon extrêmement saillante. Il disait que « l'esprit restera à jamais une île, à laquelle on ne saurait accéder de l'océan de la matière, à moins de faire un saut ». Forel sait parfaitement cela, mais il prouve d'une façon concluante que la science serait vraiment impossible, si nous ne voulions pas dépasser les limites de cette île. « Chaque homme, disait-il, n'aurait que la psychologie de son subjectivisme et devrait positivement mettre en doute l'existence du monde extérieur, y compris celle des autres hommes » (***). Mais pareil doute est une absurdité (15). « Les conclusions tirées par analogie, l'induction appliquée selon les sciences naturelles et physiques, la comparaison de l'expérience de nos cinq sens, nous prouvent l'existence du monde extérieur, ainsi que celle de nos semblables et de leur psychologie. De même, elles nous montrent qu'il y a une psychologie comparative, une psychologie des animaux. Enfin, notre propre psychologie serait pour nous incompréhensible et remplie de contradictions, si nous voulions la considérer en dehors de tout rapport avec l'activité de notre cerveau ; elle serait en contradiction surtout avec la loi de la conservation de l'énergie » (****).

Feuerbach ne se borne pas à repérer les contradictions dans lesquelles tombent inévitablement ceux qui répudient le point de vue matérialiste ; il montre aussi par quel chemin les idéalistes accèdent à leur « île ». Il dit : « Je suis moi pour moi-même et toi pour les autres. Mais je ne suis tel que comme être sensible, c'est-à-dire matériel. Mais

(*) Œuvres, II, p. 348-349.

(**) *Die psychischen Fähigkeiten der Ameisen*, etc., Munich, 1901, p. 7.

(***) Ibid., p. 7 et 8.

(****) Ibid.

la raison abstraite isole cet « être pour soi-même » en tant que substance, atome, « moi », Dieu. C'est pourquoi elle ne peut établir que d'une manière arbitraire la liaison entre l'« être pour soi-même » et l'« être pour les autres ». Ce que je pense sans sensibilité, je le pense en dehors de toute liaison » (*). Cette considération extrêmement importante est accompagnée chez Feuerbach de l'analyse du processus d'abstraction qui aboutit à la naissance de la logique hégélienne en tant que doctrine *ontologique* (**).

Si Feuerbach avait disposé des connaissances que fournit l'ethnologie actuelle, il aurait pu ajouter que l'*idéisme philosophique* procède historiquement de l'*animisme* propre aux races primitives. Cela avait déjà été indiqué par E. Taylor (***), et certains historiens de la philosophie (****) commencent déjà à en tenir partiellement compte — quoique, pour le moment, plutôt comme d'une curiosité que comme d'un fait d'une importance théorique considérable.

Tous ces considérations et arguments de Feuerbach non seulement étaient bien connus de Marx et d'Engels qui y avaient profondément réfléchi, mais ont indubitablement contribué dans une très large mesure à former leur propre conception du monde. Si, dans la suite, Engels manifesta le plus grand mépris pour la philosophie allemande postérieure à Feuerbach, c'est parce que cette dernière ne faisait, à son avis, que ranimer les vieilles erreurs philosophiques que Feuerbach avait déjà révélées. Et, en réalité, il en était ainsi. Pas un seul des critiques modernes du matérialisme n'a apporté un argument qui n'ait déjà été réfuté, soit par Feuerbach lui-même, soit encore, avant lui, par les matérialistes français (16). Mais, pour les « critiques de Marx » — E. Bernstein, K. Schmidt, B. Croce et autres —

(*) Œuvres, II, p. 322.

(**) « L'esprit absolu de Hegel n'est rien d'autre que l'esprit abstrait, que l'esprit isolé de lui-même, ce qu'on appelle l'esprit fini, de même que l'Être infini de la théologie n'est rien d'autre que l'Être abstrait fini. » (Œuvres, II, p. 263.)

(***) La civilisation primitive, Paris, 1876, t. II, p. 143. Il faut d'ailleurs remarquer que Feuerbach a eu, à ce propos, une intuition vraiment géniale. Il dit : « Le concept de l'objet n'est primitivement pas autre chose que le concept d'un autre « moi ». C'est ainsi que l'homme conçoit dans l'enfance tous les objets comme des êtres agissant librement et arbitrairement ; c'est pourquoi le concept de l'objet naît, en général, par l'intermédiaire du toi, qui est le moi objectif ». Reymond, Lausanne, 1905, p. 414-415.

(****) Voir T. Gomperz : Les penseurs de la Grèce, trad. par Aug. Reymond, Lausanne, 1905, p. 414-415.

la « pitreuse panade éclectique » de la philosophie allemande la plus moderne leur semble un plat tout à fait nouveau : ils en faisaient leur nourriture et, voyant qu'Engels ne trouvait pas utile de s'en occuper, ils s'imaginèrent qu'il « esquiva » l'examen d'une argumentation qu'il avait depuis longtemps analysée et déclarée sans aucune valeur. C'est une vieille histoire, mais cependant toujours neuve. Les rats ne cesseront jamais de croire que le chat est beaucoup plus fort que le lion.

Tout en reconnaissant la ressemblance frappante et, en partie, l'identité des conceptions de Feuerbach et de Forel, remarquons toutefois que, si ce dernier possède des connaissances beaucoup plus considérables dans le domaine des sciences naturelles, Feuerbach lui était très supérieur dans le domaine philosophique. C'est pourquoi Forel commet des erreurs que nous ne trouvons pas chez Feuerbach. Forel appelle sa théorie la *théorie psycho-physiologique de l'identité* (*). A cela, il n'y a rien à objecter d'essentiel, car toute terminologie est chose conventionnelle. Mais comme la théorie de l'identité était autrefois à la base d'une philosophie idéaliste très déterminée, Forel aurait mieux fait d'appeler sa doctrine, franchement et courageusement, une doctrine matérialiste. Mais il a, visiblement, conservé certains préjugés contre le matérialisme, et c'est la raison pour laquelle il a choisi une autre appellation. Voilà pourquoi nous trouvons nécessaire de signaler que l'identité, dans le sens que lui donne Forel, n'a rien de commun avec l'identité dans le sens idéaliste courant.

Les « critiques de Marx » ne savent pas cela non plus. Dans sa polémique avec nous, K. Schmidt attribuait aux matérialistes la doctrine idéaliste de l'identité. En réalité, le matérialisme reconnaît l'unité du sujet et de l'objet, mais nullement leur identité. Et c'était encore Feuerbach qui avait bien expliqué cela.

Selon Feuerbach, l'unité du sujet et de l'objet, du penser et de l'être, n'a de sens que lorsque l'homme est pris pour base de cette unité. Cela a encore un certain air d'« humanisme », et la plupart de ceux qui ont étudié Feuerbach n'ont pas cru nécessaire de réfléchir sérieu-

(*) Voir son article intitulé : Die psycho-physiologische Identitätstheorie als wissenschaftliches Postulat, dans le recueil Festschrift, I, Rosenthal, Leipzig, 1906, 1^{re} partie, p. 119-132.

**Les questions fondamentales
du marxisme**

BIBLIOTHEQUE MARXISTE N°2

G. V. PLÉKHANOV

Les
**questions fondamentales
du marxisme**

3^{ème} TIRAGE



EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES
24, Rue Racine, Paris-VI

Les questions fondamentales du marxisme

Le marxisme, c'est toute une conception du monde. Brièvement parlant, c'est le *matérialisme contemporain* qui représente le plus haut degré actuel de cette *conception du monde* dont les bases avaient été jetées, dans la vieille Hellade, par Démocrite, ainsi que par les penseurs ioniens, ses devanciers. Ce qu'on appelle l'*hylozoïsme*, n'est autre chose, en effet, qu'un *matérialisme* naïf. Le mérite principal d'avoir dégagé et formulé les principes fondamentaux du matérialisme moderne revient incontestablement à Karl Marx et à son ami Frédéric Engels. Les côtés historique et économique de cette conception du monde, ce qu'on désigne ordinairement sous le nom de *matérialisme historique*, ainsi que l'ensemble, étroitement lié à celui-ci, des conceptions sur les problèmes, la méthode et les catégories de l'économie politique, sur le développement économique de la société, et tout particulièrement de la société capitaliste, sont presque exclusivement l'œuvre de Marx et d'Engels. Ce qu'avaient apporté, dans ce domaine, leurs *prédécesseurs* ne doit être considéré que comme un travail préparatoire. Des matériaux, parfois abondants et précieux, avaient été rassemblés, mais ils n'avaient pas été systématisés, ni éclairés du point de vue d'une pensée générale et, partant, n'avaient pu être appréciés ni utilisés comme ils auraient dû l'être. Ce qu'ont fait, dans ce domaine, les adeptes de Marx et d'Engels en Europe et en Amérique n'est que l'étude plus ou moins heureuse de problèmes spéciaux, parfois, il est vrai, de la plus haute importance. Voilà pourquoi on n'entend souvent par « marxisme » que les deux côtés susmentionnés de l'actuelle conception matérialiste du monde, et cela non seulement dans le

« grand public », qui ne s'est pas encore élevé à la compréhension approfondie des doctrines philosophiques, mais même parmi ceux qui se considèrent comme les disciples fidèles de Marx et d'Engels, tant en Russie que dans le reste du monde civilisé. Ces deux côtés sont considérés comme quelque chose de complètement indépendant du « matérialisme philosophique » et même, peu s'en faut, comme opposé à celui-ci (1). Mais comme ces deux côtés, arbitrairement détachés de l'ensemble des conceptions qui leur sont apparentées et en forment la base théorique, ne peuvent rester suspendus en l'air, les gens qui les ont détachés se sentent tout naturellement le besoin d'« étayer le marxisme » à neuf, en l'accouplant — et cette fois encore tout à fait arbitrairement et le plus souvent sous l'emprise de courants philosophiques prédominant parmi les *idéologues de la bourgeoisie* — à tel ou tel philosophe, à Kant, Mach, Avenarius, Ostwald, et, dans les derniers temps, à Joseph Dietzgen. Il est vrai que les conceptions philosophiques de J. Dietzgen se sont formées tout à fait indépendamment des influences bourgeoises, qu'elles sont, dans une mesure notable, apparentées à celles de Marx et d'Engels. Mais les conceptions philosophiques de ces derniers ont un contenu incomparablement plus ordonné et plus riche, et, pour cette seule raison déjà, ne peuvent pas être complétées, mais tout au plus popularisées jusqu'à un certain point à l'aide de la doctrine de Dietzgen. Jusqu'ici on n'a pas essayé de « compléter Marx » par saint Thomas d'Aquin (2). Cependant, il n'y a rien d'impossible à ce que, malgré la récente encyclique du pape contre les modernistes, le monde catholique ne donne naissance à un penseur capable de cette prouesse théorique.

I

Ordinairement, on plaide la nécessité de « compléter » le marxisme par telle ou telle philosophie en alléguant que Marx et Engels n'ont nulle part exposé leurs conceptions philosophiques. Mais pareille allégation est peu convaincante, et si même elle était fondée, ce ne serait pas une raison pour remplacer les conceptions philosophiques de Marx et d'Engels par celles du premier penseur venu se plaçant souvent à un point de vue totalement différent. Il

faut se rappeler que nous disposons de données suffisantes pour nous faire une idée juste des conceptions philosophiques de Marx et d'Engels (*).

Ces conceptions sous leur aspect définitif ont été exposées d'une façon assez complète, quoique sous forme polémique, dans la première partie du livre d'Engels : *Herrn Eugen Dührings Umwälzung der Wissenschaft* (dont il y a plusieurs traductions russes). Dans la remarquable brochure du même auteur : *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie* (brochure traduite par nous en russe et munie d'une préface et de notes explicatives), les conceptions qui constituent la base philosophique du marxisme sont exposées cette fois sous une forme positive. Une caractéristique brève, mais brillante, de ces mêmes conceptions, dans leurs rapports avec l'*agnosticisme*, a été fournie par Engels dans la préface à la traduction anglaise de la brochure *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (3). En ce qui concerne Marx, il y a lieu de signaler, comme ayant une très grande importance pour la compréhension du côté philosophique de sa doctrine, d'abord la caractéristique de la *dialectique matérialiste* faite par lui-même, en opposition avec la dialectique idéaliste de Hegel, dans la préface de la deuxième édition du premier tome du *Capital* ; ensuite, les nombreuses observations détaillées, consignées en passant dans le même tome au fur et à mesure de l'exposé. Telles pages de la *Misère de la Philosophie* sont également, à certains égards, de la plus haute importance (4). Enfin, le processus de l'évolution des idées philosophiques de Marx et Engels se dégage avec une netteté suffisante de leurs premiers écrits, publiés tout récemment par F. Mehring sous le titre : *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx, Friedrich Engels und Ferdinand Lassalle*, Stuttgart 1902.

Dans sa thèse de doctorat, intitulée *Differenz der Demokritischen und Epikureischen Naturphilosophie*, de même que dans certains articles reproduits par Mehring dans le premier tome de l'édition précitée, le jeune Marx apparaît encore comme l'idéaliste pur sang de l'école hégélienne. Mais, dans les articles publiés d'abord dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher* et insérés maintenant

(*) Le livre de Vl. Verigo : *Marx als Philosoph* (Berne et Leipzig, 1904), est consacré à la philosophie de Marx et Engels. Mais il est difficile d'imaginer œuvre aussi peu satisfaisante que celle-là.

dans le même tome premier, Marx, et avec lui Engels, qui collabora également aux *Jahrbücher*, se place déjà fermement au point de vue de l'humanisme de Feuerbach (5). Dans l'ouvrage intitulé *Die Heilige Familie, oder Kritik der kritischen Kritik*, publié en 1845 et reproduit dans le deuxième tome de l'édition de Mehring, les deux auteurs, c'est-à-dire Marx et Engels, réalisent quelques progrès importants en ce qui concerne le développement de la philosophie de Feuerbach. Dans quelle direction ils avaient entrepris ce travail, on le voit par ces onze *Thèses sur Feuerbach* que Marx avait rédigées au printemps de 1845 et qu'Engels avait publiées dans l'annexe à la brochure *Ludwig Feuerbach* que nous avons mentionnée plus haut (6). En un mot, ce ne sont pas les matériaux qui manquent en l'occurrence ; seulement il faut savoir s'en servir, c'est-à-dire être préparé à les comprendre. Mais précisément les lecteurs actuels n'y sont pas préparés et, par suite, ne savent pas s'en servir.

Et pourquoi ? Pour des raisons multiples. L'une des plus importantes c'est qu'actuellement on connaît très mal, premièrement, la philosophie hégélienne, sans laquelle il est difficile de s'assimiler la méthode de Marx, et, deuxièmement, l'histoire du matérialisme, sans laquelle on ne peut se faire une idée nette de la doctrine de Feuerbach, qui fut, en philosophie, le prédécesseur immédiat de Marx, et qui a fourni, dans une mesure considérable, la base philosophique de la conception du monde de Marx et Engels.

On présente ordinairement l'« humanisme » de Feuerbach comme une chose très confuse et indéterminée. F. A. Lange, qui a beaucoup contribué à répandre, dans le « grand public » et le monde savant, une idée complètement fautive de l'essence du matérialisme et de son histoire, se refuse complètement à reconnaître l'« humanisme » de Feuerbach comme une doctrine matérialiste. L'exemple de F. A. Lange a été suivi par la presque totalité de ceux qui ont écrit sur Feuerbach, tant en Russie qu'à l'étranger. P. A. Berline, qui dépeint l'humanisme de Feuerbach comme une sorte de matérialisme non « pur » (*), n'a pu, visiblement, non plus, se soustraire à l'influence de Lange.

(*) Voir son livre intéressant : *L'Allemagne à la veille de la Révolution de 1848*, Saint-Petersbourg, 1906, pages 228-229.

Nous avouons ne pas voir très clairement ce que pense sur cette question Fr. Mehring, le meilleur et peut-être l'unique connaisseur de la philosophie parmi les social-démocrates allemands. Par contre, il nous est parfaitement clair que Marx et Engels voyaient en Feuerbach un matérialiste. Il est vrai qu'Engels souligne l'inconséquence de Feuerbach. Mais cela ne l'empêche aucunement de reconnaître les principes fondamentaux de sa philosophie comme purement matérialistes (7). Et il ne peut en être autrement pour quiconque se donne la peine d'étudier à fond la doctrine de Feuerbach.

II

En disant cela, nous nous rendons parfaitement compte que nous risquons d'étonner un grand nombre de nos lecteurs. Mais cela ne doit pas nous effrayer, car il avait raison le penseur antique qui disait que l'étonnement était le commencement de la science. Et pour que nos lecteurs ne restent pas, pour ainsi dire, au stade de l'étonnement, nous leur recommandons, avant tout, de se demander ce que Feuerbach voulait exprimer au juste, lorsque, esquissant brièvement, mais d'une façon très caractéristique, son *curriculum vitae* philosophique, il écrivait : « Dieu fut ma première pensée, la raison ma seconde, et l'homme ma troisième et dernière ». Nous affirmons que cette question trouve incontestablement sa solution dans ces mots très significatifs de Feuerbach lui-même : « Dans la discussion entre le matérialisme et le spiritualisme, il s'agit... de la tête humaine... Une fois fixés sur la matière dont le cerveau est fait, nous arriverons bientôt à une vue nette en ce qui concerne également toute autre matière, en ce qui concerne la matière en général » (**). Ailleurs, il déclare que son anthropologie, c'est-à-dire son humanisme, signifie uniquement que Dieu... n'est autre chose que l'esprit humain lui-même (**). Ce point de vue anthropologique, remarque Feuerbach, n'était pas étranger déjà à Descartes lui-même (***). Mais que signifie tout cela ? Cela signifie que Feuerbach avait pris « l'homme » pour point de départ de ses rai-

(*) *Ueber Spiritualismus und Materialismus*, Œuvres, X, p. 129.

(**) Œuvres, IV, p. 249.

(***) Ibid., p. 249.

sonnements philosophiques *uniquement* parce qu'il espérait, en partant de ce point, arriver plus tôt au but, qui était de donner une idée juste de la matière, en général, et de ses rapports avec « l'esprit ». Par conséquent, nous avons, dans ce cas, affaire à un procédé méthodologique dont la valeur était conditionnée par les circonstances de temps et de lieu, c'est-à-dire par les modes de raisonner coutumiers aux savants allemands, ou simplement aux Allemands cultivés de l'époque (*), mais qui ne dépendait nullement d'une conception particulière quelconque du monde (8).

On voit déjà, d'après notre citation des paroles de Feuerbach à propos de la « tête humaine », qu'à l'époque où il les écrivit, la question de la « matière dont est fait le cerveau » avait été résolue dans un sens purement matérialiste. Et cette solution de la question avait été adoptée également par Marx et Engels. Elle devint la base de leur propre philosophie, ce qui ressort avec la clarté la plus complète des ouvrages d'Engels : *Ludwig Feuerbach et Anti-Dühring*, que nous avons déjà mentionnés. Voilà pour quoi nous devons examiner cette solution de plus près, car en l'étudiant, nous étudierons en même temps le côté philosophique du marxisme.

Dans son article intitulé : *Vorläufige Thesen zur Reform der Philosophie*, paru en 1842, et qui exerça une très grande influence sur Marx, Feuerbach déclare que « les véritables rapports entre le penser et l'être doivent être exprimés de la façon suivante : l'être est le sujet, et le penser est l'attribut ». La pensée est conditionnée par l'être, mais non l'être par la pensée. L'être est conditionné par soi-même... a son fond en soi-même (**).

Cette conception des rapports de l'être avec la pensée mise par Marx et Engels à la base de l'interprétation matérialiste de l'histoire constitue le résultat le plus important de cette critique de l'idéalisme hégélien qui, dans ses traits principaux, avait été faite par Feuerbach lui-même, et dont les conclusions peuvent être résumées ainsi :

Feuerbach a trouvé que la philosophie de Hegel avait supprimé la contradiction existant entre l'être et le penser.

(*) Feuerbach dit très bien lui-même que le début de toute philosophie est déterminé par l'état précédent de la pensée philosophique.

(**) *Œuvres*, II, p. 263 (*Œuvres*, édition de l'Institut Marx et Engels, t. I, p. 71.)

Mais, selon lui, elle a supprimé cette contradiction *tout en se maintenant à l'intérieur de celle-ci*, c'est-à-dire d'un des éléments de cette contradiction, à savoir la pensée. Chez Hegel, la pensée c'est précisément l'être : la pensée est sujet, l'être est attribut (*). Il s'ensuit que Hegel — et en général l'idéalisme — ne supprime la contradiction qu'au moyen de la suppression d'un de ses éléments constitutifs, à savoir l'être ou l'existence de la matière, de la nature. Mais supprimer un des éléments constitutifs de la contradiction ne signifie nullement résoudre cette contradiction. « La doctrine de Hegel d'après laquelle la nature est posée » par l'idée ne représente que la traduction en langage philosophique de la doctrine théologique suivant laquelle la nature est créée par Dieu, la réalité, la matière, par un être abstrait, immatériel (**). Et cela ne se rapporte pas seulement à l'idéalisme absolu de Hegel. L'idéalisme transcendant de Kant, suivant lequel le monde extérieur reçoit ses lois de la Raison, et non inversement, est étroitement apparenté à la conception théologique selon laquelle c'est la raison divine qui dicte au monde les lois qui le régissent (***). L'idéalisme n'établit pas l'unité de l'être et de la pensée et ne peut pas l'établir, il la brise, au contraire. Le point de départ de la philosophie idéaliste — le moi, comme principe philosophique fondamental — est totalement erroné. Le point de départ de la philosophie véritable doit être non pas le moi, mais le moi et le toi. Seul, ce point de départ permet d'arriver à une juste compréhension des rapports entre la pensée et l'être, entre le sujet et l'objet. Je suis « moi » pour moi-même et simultanément « toi » pour un autre. Je suis en même temps sujet et objet. Et il faut remarquer, en outre, que « moi », ce n'est pas l'être abstrait avec lequel opère la philosophie idéaliste. Je suis un être réel ; mon corps appartient à mon essence ; bien plus, mon corps, considéré comme un tout, c'est précisément mon « moi », ma véritable entité. Ce n'est pas l'être abstrait qui pense, mais précisément cet être réel, ce corps. Il en résulte que, contrairement à ce qu'affirment les idéalistes, c'est l'être matériel réel qui est sujet, et la pensée attribut. Et c'est précisément en cela que consiste l'unique solution possible de cette contradiction entre l'être et le

(*) *Œuvres*, II, p. 261.

(**) *Ibid.*, p. 262.

(***) *Ibid.*, p. 295.

penser, laquelle se butait sans résultat à l'idéalisme. Dans le cas présent, on ne *supprime* pas un seul des éléments de la contradiction ; ils sont *conservés* tous les deux, tout en manifestant leur véritable *unité*. « Ce qui, pour moi, ou subjectivement, est un acte purement spirituel, immatériel, non-sensible est en soi, objectivement, un acte matériel sensible » (*).

Remarquez qu'en disant cela, *Feuerbach se rapproche de Spinoza*, dont il exposait la philosophie avec beaucoup de sympathie déjà à l'époque où son propre divorce avec l'idéalisme ne se dessinait qu'à peine, c'est-à-dire lorsqu'il écrivait son histoire de la nouvelle philosophie (9). En 1843, il remarquait très finement dans ses *Grundsätze* que le *panthéisme est un matérialisme théologique*, une négation de la théologie, négation qui se maintient à un point de vue théologique. C'est dans cette confusion du matérialisme avec la théologie que résidait l'inconséquence de Spinoza, inconséquence qui, cependant, ne l'empêcha pas de trouver « l'expression juste, au moins pour son temps, pour les concepts matérialistes de l'époque moderne ». Aussi Feuerbach appelle-t-il Spinoza « le Moïse des livres-penseurs et matérialistes modernes » (**). En 1847, Feuerbach pose la question : « Qu'est-ce que Spinoza appelle, logiquement ou métaphysiquement, *substance*, et théologiquement, *Dieu* ? » Et, à cette question, il répond catégoriquement : « Rien d'autre que la nature ». Il voit le défaut principal du spinozisme en ce que, « l'essence sensible, antithéologique de la nature, prend chez lui l'aspect d'un être abstrait, métaphysique ». Spinoza a supprimé le dualisme de Dieu et de la nature, car il considère les phénomènes naturels comme étant des actes de Dieu. Mais, précisément parce que les phénomènes naturels sont à ses yeux les actes de Dieu, ce dernier reste chez lui une sorte d'être distinct de la nature et sur lequel celle-ci s'appuie. Dieu se présente comme sujet, la nature comme attribut. La philosophie, qui s'est définitivement émancipée des traditions théologiques, doit supprimer ce défaut considérable de la philosophie, exacte au fond, de Spinoza. « A bas cette contradiction ! » s'exclame Feuerbach. Non pas *Deus sive natura*, mais *Aut deus aut natura*. C'est là qu'est la vérité (***) .

(*) *Œuvres*, II, p. 350.

(**) *Ibid.*, p. 291.

(***) *Ibid.*, p. 350.

Ainsi donc, l'« humanisme » de Feuerbach apparaît comme n'étant pas autre chose que le spinozisme, débarrassé de son appendice théologique. Et c'est précisément ce Feuerbach, que Marx et Engels adoptèrent, lorsqu'ils eurent rompu avec l'idéalisme.

Mais débarrasser le spinozisme de son appendice théologique signifiait mettre à jour son véritable contenu matérialiste. Par conséquent, le spinozisme de Marx et Engels, c'était précisément le matérialisme le plus moderne (10).

Mais ce n'est pas tout. Le penser n'est pas la cause de l'être, mais sa conséquence, ou plus exactement sa propriété. Feuerbach dit : *Folge und Eigenschaft* (conséquence et propriété). Je sens et je pense, non point comme un sujet opposé à l'objet, mais comme un *sujet-objet*, comme un être réel, matériel. Et l'objet est pour moi, non seulement la chose que je sens, mais aussi le fondement, la condition indispensable de ma sensation. Le monde objectif ne se trouve pas seulement en dehors de moi, il est aussi dans moi-même, dans ma propre peau (11). L'homme n'est qu'une partie de la nature, qu'une partie de l'être ; c'est pourquoi il n'y a pas de place pour la contradiction entre sa pensée et son être. L'espace et le temps n'existent pas seulement pour la pensée. Ils sont également des formes de l'être. Ils sont des formes de ma contemplation. Mais ils le sont uniquement pour la raison que je suis moi-même un être vivant dans le temps et dans l'espace et que je ne perçois et ne sens qu'en tant que je suis un tel être. De façon générale, les lois de l'être sont en même temps aussi les lois du penser.

Ainsi s'exprimait Feuerbach (*). Et c'est également ce que disait Engels, quoique en d'autres termes, dans sa polémique contre Dühring (12). On voit déjà quelle partie importante de la philosophie de Feuerbach a passé dans la philosophie de Marx et Engels.

Si Marx a commencé l'œuvre de son interprétation matérialiste de l'histoire par la critique de la philosophie hégélienne du droit, il n'a pu procéder ainsi que parce que la critique de la philosophie spéculative de Hegel avait déjà été faite par Feuerbach.

(*) *Œuvres*, II, p. 334, et X, pp. 184-186.

Même en *critiquant* dans ses thèses Feuerbach, Marx développe et complète assez souvent les idées de ce dernier. Voici un exemple tiré du domaine de la « gnoséologie ». D'après Feuerbach, l'homme, avant de *penser* à l'objet, *éprouve sur soi* son action, le *contemple*, le *sente*.

Marx a en vue cette pensée de Feuerbach, lorsqu'il dit : « Le principal défaut du matérialisme — y compris celui de Feuerbach — consistait jusqu'ici en ce qu'il ne considérait la réalité, le monde objectif et sensible que sous la forme de l'objet ou sous la forme de la contemplation, non comme activité humaine concrète, non comme exercice pratique, non subjectivement ». C'est ce défaut du matérialisme, dit Marx plus loin, qui explique que Feuerbach, dans son livre sur l'Essence du christianisme, ne considère comme activité vraiment humaine que l'activité théorique. En d'autres termes, Feuerbach fait ressortir le fait que notre « moi » connaît l'objet seulement en s'exposant à son action (*); cependant que Marx réplique : notre « moi » connaît l'objet en agissant à son tour sur lui. La pensée de Marx est parfaitement juste ; déjà Faust avait dit : « Au commencement était l'action ». Certes, pour la défense de Feuerbach, on peut répondre qu'aussi bien dans le processus de notre action sur les objets, nous ne connaissons leurs propriétés que dans la mesure où ils agissent, à leur tour, sur nous. Dans les deux cas, la pensée est précédée de la sensation : dans les deux cas, nous éprouvons d'abord les propriétés des objets, et ce n'est qu'après que nous pensons à eux. Mais Marx ne le niait pas. Pour lui, il ne s'agissait pas du fait incontestable que la sensation précède la pensée, mais du fait que l'homme est amené à la pensée principalement par les sensations qu'il éprouve dans le processus de son action sur le monde extérieur. Et comme cette action sur le monde extérieur lui est imposée par la lutte pour l'existence, la théorie de la connaissance est, chez Marx, étroitement liée à sa conception matérialiste de l'histoire. Ce n'est pas sans raison que ce même penseur, qui avait rédigé contre Feuerbach la thèse dont il a été question plus haut, a écrit dans le premier tome de son *Capital* : « En agissant sur la nature, en dehors de lui, l'homme modifie en même temps sa propre nature ». Cette formule

(*) « Le penser, dit-il, est précédé par l'être ; avant de penser la qualité, tu la sens. » (*Œuvres*, II, p. 253.)

ne révèle tout son sens profond qu'à la lumière de la théorie de la connaissance formulée par Marx. Et nous verrons dans la suite à quel point cette théorie est confirmée par l'histoire de la civilisation, et, entre autres, par la linguistique.

Il faut reconnaître cependant que la théorie de la connaissance de Marx provient en droite ligne de celle de Feuerbach ou, si l'on veut, qu'elle est, à proprement parler, celle de Feuerbach, mais seulement approfondie d'une façon géniale par Marx.

Ajoutons, en passant, que ce perfectionnement génial avait été suggéré par l'« esprit de l'époque ». Cette tendance à considérer ce rapport d'action et de réaction réciproque entre l'objet et le sujet précisément du côté où le sujet joue en rôle actif, était le reflet de l'état d'esprit qui animait la société de l'époque, où se précisa la conception du monde de Marx et d'Engels (13). La révolution de 1848 n'était plus loin...

III

La théorie de l'unité du sujet et de l'objet, du penser et de l'être, qui est propre aussi bien à Feuerbach qu'à Marx et à Engels, a été également celle des matérialistes les plus éminents des XVII^e et XVIII^e siècles.

Nous avons montré ailleurs (*) que La Mettrie et Diderot étaient arrivés — quoique, il faut le dire, chacun par une voie distincte — à une conception du monde qui était « une espèce de spinozisme », c'est-à-dire à un spinozisme privé de son appendice théologique, qui défigurait son contenu véritable. Il serait aisé de démontrer qu'en ce qui concerne l'unité du sujet et de l'objet, Hobbes est également très proche de Spinoza. Mais cela nous mènerait trop loin. Et puis, il n'y a aucune nécessité pressante à le faire. Il sera vraisemblablement plus intéressant pour le lecteur de constater qu'actuellement tout naturaliste qui réfléchit tant soit peu à la question des rapports entre le penser et l'être, aboutit à cette théorie de leur unité que nous avons trouvée chez Feuerbach.

(*) Voir l'article intitulé : « Bernstein et le matérialisme », dans notre recueil *Critique de nos critiques* (Plékhanov, *Œuvres*, t. XI).